Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 63 (2016)

Heft: 1: Fascicule français. À quoi bon l'enseignement de la littérature?

Artikel: Osons être des littéraires

Autor: Pot, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-632593

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Osons être des littéraires

Évoquant le « style de critique » de Marcel Raymond, sa manière « à la fois *méditative et imagée* de parler des œuvres », Jean Starobinski dresse un constat en forme de prophétie :

> En notre âge de technicité critique, on n'écrirait plus aussi poétiquement, aussi figurativement sur la poésie. Y a-t-on vraiment gagné ? Les poètes eux-mêmes étaient les lecteurs de Marcel Raymond. La plupart des critiques d'aujourd'hui (je ne m'exclus pas) s'adressent surtout à des classes. Il n'est pas impossible que celles-ci soient désertées, dans un proche avenir, pour des raisons qui tiennent aux changements de société[1].

Sans doute un tel « style de critique » relève-t-il de la nostalgie d'un âge d'or révolu. Il y a pourtant là matière à réfléchir sur les « fondamentaux » des études littéraires. Les remarques fragmentaires qui suivent n'engagent que leur auteur. À chaque génération échoit son lot de défis à relever et de solutions à inventer. *Suave mari magno alterius spectare laborem*...

Le régime critique de Raymond repose encore sur la croyance dans le statut exceptionnel et indépassable de la littérature. La question était : « Qu'est-ce que la littérature ? » Et non « À quoi sert la littérature ? », la seule désormais qui se pose pour un « appareil littéraire en crise »[2]. Il y avait toujours place dans cette option pour une forme d'« absolu littéraire » très éloigné d'une textologie ordinaire. Personne ne s'avisait encore de proclamer la « fin de la littérature », au moins « comme religion de substitution »[3]. « Le Mystère dans les Lettres » n'était pas un vain slogan. La littérature était vécue comme « la libération du récit de ses sources mythiques », et les genres littéraires passaient pour « les plaies que l'oubli du mystère trace sur la langue »[4]. D'où une synergie entre critiques et créateurs qui semble s'être perdue depuis. « Les poètes eux-mêmes étaient les lecteurs de Marcel Raymond »[5].

---

[1] Jean Starobinski, « La poésie et l'existence », *Furor*, 30, 2000, pp. 139-140.
[2] Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, 1995, p. 10.
[3] Antoine Compagnon, « Après la littérature », *Le Débat*, 110.3, 2000 (juin), pp. 136-154.
[4] Giorgio Agamben, *Le Feu et le Récit*, trad. Martin Rueff, Paris, Payot et Rivages, 2015.
[5] L'introduction d'« ateliers d'écriture » (*creative writings*) dans les programmes universitaires rappelle cette vocation. Écrire pour mieux lire... Créer pour mieux interpréter... Cf. Violaine Houdart-Merot et Christine Mongenot (éds.), *Pratiques d'écriture littéraires à l'université*, Paris, Champion, 2013.

Olivier Pot, « Osons être des littéraires », *Versants* 63:1, fascicule français, 2016, pp. 99-112

Eloge de la littérarité

Cet « orgueil de la littérature » (Roger Dragonetti) se traduira dans la pratique interprétative par l'affirmation de la *littérarité*. Il n'y a pas lieu de décider à ce stade si la *littérarité* (je sais que le concept est discutable) doit être mise au crédit d'une donnée *formelle* objective (Jakobson) ou d'une *auto-indexation* subjective (Barthes). De même qu'il y a divers « régimes de vérité » il y a aussi, à côté d'un « régime référentiel » (qui renvoie au monde), un « régime littéraire » (lequel renvoie à un symbole requérant une expérience individuelle). Mais ce qui importe le plus en l'espèce, c'est que le discours littéraire ne puisse *en aucune façon* se confondre avec n'importe quel *discours figuré*, révélant du même coup une autre face de l'expérience humaine qui est l'« expérience littéraire » (laquelle cette fois se veut irréductible même à la connaissance de soi)[6].

La *littérarité*, pour le dire vite, se définirait par l'intensité du *trouble* et du *tremblé* qu'un texte est susceptible d'introduire dans la langue familière. « L'artiste qui a l'usage de l'art a la main qui tremble »[7]. Pour l'écrivain, à la différence de l'écrivant, l'étrangeté et l'ambiguïté se logent dans sa propre langue. « Tout grand texte est écrit dans une langue étrangère » (Proust). Le seul critère que nous devons retenir, pour la commodité, lorsque nous essayons de cerner la spécificité d'un texte littéraire à l'exclusion de tout autre, c'est la quête de ses « agrammaticalités » qui constituent les sites privilégiés de l'interprétation en tant que processus de « défamiliarisation », d'« ostranéité » (Formalistes russes) ou de « singularisation » (Todorov). Dans le prolongement de l'« esthétique négative » d'Adorno qui soupçonne l'idéologie, la « théorie de la réception » en déduit la puissance de « provocation » et de « rupture » propre aux changements d'horizons de lecture (*Horizontwandel*), le chercheur critique étant, au même titre que l'auteur, le *créateur* (j'insiste sur le terme) d'« attentes nouvelles »[8].

Car seule la littérature est en capacité d'entretenir au plus haut degré les « dissonances cognitives » que l'incertitude ou des processus mentaux contradictoires sont censés produire en nous. Mieux que toute autre activité mentale elle nous apprend à différer le besoin de conclusion (*need*

---

[6] Mircea Marghescou, *Le concept de littérarité, Critique de la métalittérature*, Paris, Kimé, 2009.
[7] Dante Alighieri, *Paradis*, XIII, vv. 77-78.
[8] Hans Robert Jauss, *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1970.

for closure) qui nous rend « intolérants à l'ambiguïté », et surtout à bien gérer ce retard à la conclusion dans la mesure où – plutôt que de nous inviter à nous adonner à des reconfigurations subjectives (comme le veut la théorie de la *Gestalt*) qui sont somme toute une autre manière de se rassurer à peu de frais[9] – elle « met en place au contraire des façons délibérées de règles de fonctionnement » propres « à *ralentir les conclusions* indûment rapides et à *étendre le cadre temporel pendant lequel l'ambiguïté est tolérée* »[10]. En perpétuant cette « éthique du suspens » spécifique de la littérature (c'est la *negative capability* qui selon Keats est la capacité d'accueillir l'incertitude en restant au sein des Mystères sans chercher le fait ni la raison), en donnant la préférence, avec Blanchot, à une « herméneutique de la différence » sur une « herméneutique de l'appropriation » (Derrida parlera d'« indécidabilité », Ricœur de « conflit des interprétations »), le vrai geste critique évitera de dégrader les œuvres scandaleuses en œuvres exemplairement scandaleuses[11]. C'est l'originalité de l'herméneutique littéraire que de cultiver jusqu'au bout le potentiel de sens en maintenant l'interprétation toujours ouverte, en puissance de ne pas dire ou de ne pas faire. *I would prefer not to.*

La *littérarité* d'un texte (ou d'une œuvre) se juge donc à son degré de complexité et de difficulté sans équivalent dans aucun autre discours comparable. En ce sens tout texte « littéraire » est, pour reprendre la terminologie de Dante, un « vulgaire illustre », soit une langue commune et quelconque portée à son plus haut degré d'incandescence et de stupéfaction, *interlangue* ou *supralangue* qui opère à la fois dans et hors de toutes les langues existantes. Les linguistes ont raison de s'occuper de la partie de la langue soumise à l'analyse. La littérature pour sa part se situe à un autre niveau d'« écoute » et d'« entente » : comme dit Mallarmé elle « vous cause cette surprise de n'avoir jamais ouï tel fragment ordinaire d'élocution »[12].

C'est cet « inouï » que tente de pointer d'une part la *stylistique* pensée comme l'étude d'une parole *singulière* en opposant par exemple à la « figuralité rhétorique » (qui mobilise « des procédures d'inférence convenues » et communes tant à l'auteur qu'à son lecteur-modèle) une

---

[9] Car comme dit Raymond Aaron le principe d'*incertitude* n'est pas le principe de *relativité*.

[10] Jamie Holmes, *Nonsense : The Power of Not Knowing*, New York, Crown Publishers / Penguin Random House, 2015.

[11] Le « symbole », pour Blanchot, est un moyen de réduire l'ambiguïté.

[12] Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », *Œuvres complètes*, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2003, p. 213.

« figuralité discursive » (dans laquelle « tous les contrats interlocutoires sont déjoués »)[13]. Et d'autre part l'*histoire de la langue* attentive moins aux évolutions linguistiques en tant que telles (qui relèvent de la philologie) qu'aux fictions, mythes, rêveries auxquels se prêtent les textes littéraires, étant admis que toute langue littéraire est par définition une manière de langue imaginaire[14]. Les écrivains, on pouvait s'y attendre, n'ont jamais hésité à reprendre leur bien aux grammairiens ou aux lexicographes pour imposer, selon l'expression de Dante, leur propre *grammatica*[15].

Une telle conception de la *littérarité* accorde tout naturellement une place centrale au *texte* et, à titre de corollaire, à l'*herméneutique* – elle-même dérivée de l'exégèse théologique. L'*explication de texte* devient un exercice obligé qui se réduit à l'étude *immanente* d'un objet *singulier* (un texte) et selon une démarche, le « cercle herméneutique », censé régler le passage, dans un aller-retour qui les fait jouer ensemble à l'interne, entre le détail et le tout, le particulier et le général[16]. Le principe peut connaître différentes modalités : interaction d'une *forme* et d'un *sens* (Jean Rousset) ; homologie entre un *système* de formes et un *système* de sens (structuralisme), etc... Mais c'est bien l'analyse de *texte* qui, entre *microlecture* et *macrolecture*, constituera à elle seule le noyau dur des études littéraires.

À vrai dire c'est encore l'interprétation – elle-même née de la passion pour le *singulier* – qui décide de la valeur des textes et des œuvres que je lirai. *Valeur* qu'il serait erroné de confondre avec la *vérité*. Depuis toujours la raison d'être de l'herméneutique a été moins de dégager des significations que d'exacerber, en privilégiant la *lectio difficilior*, la complexité du texte et de déployer à l'infini le spectre de ses potentialités. Aussi la justification des études littéraires me semble être de mettre en place une « institution discursive de la littérature » (Maingueneau) – différente de la « communauté interprétative » de S. Fish caractérisée par le partage de procédures d'interprétation culturellement prédéfinies[17] – dans laquelle

---

[13] Laurent Jenny, *La parole singulière*, Paris, Belin, 1990, pp. 20-23.

[14] Cf. Olivier Pot, *Origines du langage : Une encyclopédie poétique*, Paris, Seuil, 2007.

[15] Cf. les débats autour du style de Flaubert étudiés par Gilles Philippe, *Sujet, verbe, complément : le moment grammatical de la littérature française (1890-1940)*, Paris, Gallimard, 2002.

[16] Jean Starobinski, « L'interprète et son cercle », *L'œil vivant II : La relation critique*, Paris, Gallimard, 2001, p. 198. Cf. aussi Antonio Rodriguez (éd.), « L'analyse de texte aujourd'hui : de l'anthropologie à l'éthique de la discussion », *Études de lettres. Revue de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne*, 1, 2014 (mars), pp. 87-108.

[17] Stanley Fish, *Is there a Text in the Class ? The Authority of Interpretative Communities*, Cambridge /

enseignants et étudiants sont invités à prendre part dans le dialogue créatif, par l'observation et des implications motivées, par l'évaluation réciproque des œuvres du passé comparées avec la création en cours, aux questions cruciales de l'*invention* du « corpus ». Je pense par exemple à la notion « heuristique » de « baroque » chez Jean Rousset : une telle périodisation, pour arbitraire qu'elle puisse paraître, a le mérite de faire *advenir* des œuvres dont l'intérêt échappait précédemment à l'attention. La littérature, c'est le plus souvent... le cercle des poètes disparus[18].

Littérature ou le style des émotions

Jusqu'à présent mon propos se situait délibérément du côté de la *littérarité* du texte, et de son corollaire l'*herméneutique* dont la fonction serait d'entretenir et cultiver, plus que la résoudre, la complexité et l'ambiguïté. Mais j'ai laissé de côté l'*implication* du lecteur dans l'*explication* de texte, aspect que la « critique d'identification » ou la théorie de la réception prenaient en compte, mais sans faire plus spécialement le lien comme aujourd'hui avec les « émotions » que la lecture peut induire au « premier degré » chez tout consommateur de littérature[19]. Le texte littéraire se prête à de multiples usages ; chacun a le droit d'y trouver matière à rêver et à satisfaire des besoins affectifs, réels ou imaginaires. Reconnu de plein droit par l'ancienne Rhétorique le « plaisir du texte » se limite pourtant à une fonction *propédeutique*. Le réflexe doit se faire réflexion, réflexivité. Selon Aristote l'*admiration* marque le point de départ de la philosophie. Je suis stupéfait, bouleversé, donc je me mets à penser.

L'empathie que mobilise une « critique *nourrie d'amour* pour l'objet analysé. (On oublie trop souvent cette condition préalable) »[20] demeurera ainsi de l'ordre d'une *présignification* qui en appellerait à une *signification développée*. « Un objet est désigné à notre attention comme 'devant-être-interprété', comme 'méritant-une-étude' : on n'interprète que ce qui suscite un intérêt, ce qui apparaît *prometteur*, ce qui s'offre tout ensemble

Londres, Harvard University Press, 1980.

[18] Les écrivains appartiennent en quelque sorte à la *communauté désœuvrée* définie par Jean-Luc Nancy, la « communauté de ceux qui n'ont pas de communauté ». Sur la force créatrice du « désœuvrement » ou « puissance-de-ne-pas », cf. Agamben, « Qu'est-ce que la création ? », *Le Feu et le Récit*, *op. cit.*, p. 57.

[19] Cf. Jérôme David, « La littérature au premier degré », *Versants*, 57.1, 2010.

[20] Lettre de Jean Starobinski à Gaëtan Picon, 13 juin 1970, Fonds Gaëtan Picon, IMEC.

comme *déjà* important, et *pas encore* suffisamment élucidé »[21]. Par ailleurs la littérature a cela de particulier que l'empathie y est moins vécue et sentie que *ressentie*, présente que *représentée*, médiatisée et incarnée dans une forme ou un texte. Il n'y a d'émotions qu'esthétiques. Pour le littéraire les « mots » des émotions comptent assurément plus que les émotions. « Seule la part de l'expérience affective qui a passé dans un style peut solliciter » l'intérêt du critique[22]. La littérature ne se meut pas dans l'émotionnel. Elle l'articule au contraire à la complexité incommensurable des textes (ou d'autres expressions artistiques), et du coup en déplace et bouleverse fondamentalement le champ d'exercice et de compréhension[23].

L'« incarnation textuelle » des émotions les *suspend*, les rend « inactuelles » : elle fait qu'elles *touchent moins* qu'elles ne *donnent à toucher*. « L'*écriture commence* quand on ne voit et ne touche plus qu'à travers des mots, quand on a perdu les choses de vue et de main, mais que les traces de ce retrait, les filigranes des impressions, hantent cette absence »[24]. L'émotion, les sensations (les « raisons du corps » comme dit le titre d'un livre jamais paru de Jean Starobinski) ressortissent à l'ordre exclusif de l'*écriture* (ou de la *forme* dans d'autres arts). La Littérature ou des *émotions fantômes*.

Aussi l'implication émotionnelle du lecteur aura-t-elle moins un intérêt heuristique que pédagogique, en particulier au niveau de l'enseignement secondaire[25]. À la différence de l'« empathie » dans la « critique d'identification » les « émotions cognitives » usent de la « simulation » pour promouvoir expérimentalement des états mentaux analogues à ceux qui se produisent dans la réalité mais tout en restant dans l'ordre des virtualités. La lecture et l'interprétation auraient alors vocation à rejoindre, dans l'enceinte de la classe, les pratiques les plus actuelles d'adolescents exercés aux jeux virtuels[26]. Les notions de narratologie (la focalisation par exemple) rencontreraient

---

[21] Starobinski, *L'œil vivant II*, *op. cit*, p. 198.

[22] Jean Starobinski, « Le concept de nostalgie », *L'encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 257.

[23] Sur cette distinction entre émotions « littéraire » et « commune », cf. Meghan Marie Hammond, *Rethinking Empathy through Literature*, éds. Meghan Marie Hammond et Sue J. Kim, New York, Routledge, 2014.

[24] Jean-Claude Mathieu, « Le toucher des textes et le grain des mots », *Jean-Pierre Richard : critique et écrivain*, sous la dir. de Dominique Combe et *alii*, Paris, Hermann, 2015, pp. 16-17.

[25] Cf. Raphaël Baroni et Antonio Rodriguez, « Instruire par les émotions : théorie et didactique littéraire », *Études de Lettres*, 1, 2014, pp. 7-16.

[26] Cf. Jean Kaempfer, « Brève halte avant l'explication de texte », *Langues et littérature pour l'enseignement du français en Suisse romande : problèmes et perspectives*, éd. Marcel Burger, *Cahiers de l'ILSL*, 27, 2010, pp. 29-46.

aisément des « répondants » dans les « jeux de rôles » ou les techniques de « faire semblant » des vidéos dans lesquelles s'immergent et baignent les nouvelles générations[27]. Néanmoins nous retiendrons la distinction de Winnicott entre *playing* (fiction, jeu de rôles, simulacre, imagination) et *game* (ensemble de règles à caractère réflexif comme dans le cas du jeu d'échec). Dans la première configuration c'est la capacité d'identification du sujet qui est mise à contribution. Dans la seconde il y a au contraire une mise à distance. Les deux scénarios œuvrent séparément ou conjointement, et à des degrés variables selon les utilisateurs : l'école donnera plus de poids à l'émotion du *liseur*, plus passif, tandis que l'université intensifiera la distanciation critique du *lectant*[28]. De même qu'il y a chez tout locuteur un savoir spontané de la langue (*épilinguistique*) antérieur au discours grammatical mis en forme (*métalinguistique*), il y a aussi chez tout lecteur un sentiment *épilittéraire* de base susceptible de se projeter, ou non, au niveau *métalittéraire*.

De surcroît la littérature peut concourir à l'« esthétisation de la vie » : les émotions *artistiques* participent dans une certaine mesure des émotions qui sont nôtres[29]. Rien n'empêche de vivre dans notre quotidien des situations de romans. Ou d'admirer dans un visage fugitivement entrevu dans la rue les traits épurés d'une Madone de Botticelli. « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour » (La Rochefoucauld). Néanmoins je placerai, avec le Proust du *Contre-Sainte Beuve*, l'expérimentation littéraire du côté du narrateur destiné à écrire la *Recherche*, plutôt que du côté du dilettante et esthète Swann. Celui-ci cherche à faire de sa vie une œuvre d'art – ce qui était en tout état de cause le projet de la philosophie antique. Mais l'écrivain fait œuvre : c'est ce que nous enseigne la Modernité (si le mot a un sens). Et le critique (ou le lecteur) a d'abord pour mission de justifier le pouvoir de fascination qu'exerce cette œuvre, de tâter et éprouver sa *valeur* en tant qu'*œuvre d'art*.

---

[27] Laurent Jenny, « N'imaginez jamais : pour une pédagogie littéraire de l'immersion », *Versants*, 57.1, 2010, pp. 93-102. La technique n'est pas nouvelle et les écrivains y ont vite recouru. Dans l'adaptation cinématographique qu'Alain Robbe-Grillet a faite de son roman *La Jalousie*, la caméra restait placée durant toute la durée du tournage sur la tête du personnage principal donnant ainsi à voir au spectateur son point de vue à l'exclusion de tout autre.

[28] Anne Vibert, « Faire place au sujet lecteur en classe », *Eduscol*, 2013 (novembre), www.eduscol.education.fr/lettres/im_pdflettres/intervention-anne-vibert-lecture-vf-20-11-13.pdf [01.04.2016]. La théorie de la réception distinguait déjà entre lecteur historiquement ou socialement déterminé, et « lecteur implicite » (le lecteur prescrit par l'œuvre).

[29] Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux, *Empathie et esthétique*, Paris, Hermann, 2013.

Du bon usage de l'interdisciplinarité : *Cultural and Global Studies, Humanities & Cie*

Lors d'une séance de Département un collègue déclarait la « mort de la littérature » appelée à se dissoudre selon le modèle anglo-saxon dans la globalisation des champs d'études particuliers. C'est ce qu'on appelle se tirer une balle dans le pied. Qu'on prenne garde aux prophéties autoréalisatrices : le défaitisme des littéraires risquerait bien de profiter à d'autres. La date de péremption de la littérature a fait l'objet de nombreuses annonces. « D'où vient cette haine de la littérature ? Est-ce envie ou bêtise ? » (Flaubert, lettre du 2 juillet 1867)[30]. « Discours illégitime par excellence » (Bourdieu) puisque suspectée de conforter les inégalités sociales et les pouvoirs de domination, la littérature agace. Le génie irrite ; et la Beauté exaspère qui pourtant est un des rares *dons* de bonheur promis à nos existences[31]. Les écrivains, il est vrai, ont souvent eux-mêmes adhéré aux oukazes de l'*antilittérature* mais c'était là encore pour eux une autre manière de *faire de la littérature* (une revue surréaliste – fût-ce par antiphrase – ne s'intitule-t-elle pas *Littérature* ?)

Il est possible que l'herméneutique textuelle, fondée sur la « littérarité », ne suffise plus aujourd'hui à combler les attentes. Mais les œuvres littéraires ne sauraient en aucune manière passer pour des illustrations de lois générales, ni servir d'exempliers et d'argumentaires dont pourraient se prévaloir d'autres disciplines à titre documentaire. Elles sont des mondes individuels, « seuls de leur espèce » dirait Montaigne. Elles réclament une précision de lecture et une attention inconditionnelle à leur *singularité*. Pour autant la critique « immanente », à la différence du *New Criticism* américain qui affirme la clôture du texte (clôture qui implique une lecture microscopique du texte, une « close reading » par opposition à une « distant reading »)[32], n'a jamais exclu ni les contextes ni les intertextes. D'autres « échelles du texte » ouvrent la singularité qui le rend unique dans son

[30] Le bêtisier a été établi par William Marx, *La haine de la littérature*, Paris, Minuit, 2015.

[31] Selon le sociologue Howard Becker le talent artistique (génie) est, avec la déviance criminelle, l'objection majeure à formuler à l'encontre des sciences sociales.

[32] Pour Franco Moretti, *Distant Reading*, London / New York, Verso, 2013, il n'est plus possible d'étudier un texte particulier mais seulement d'accumuler et d'analyser à partir de lui des masses de données hétérogènes. D'où le paradoxe affiché : pour comprendre la littérature il faut arrêter… de lire les livres !

énonciation à la dimension plurielle, pluridimensionnelle qui l'articule à d'autres discours possibles. Les synthèses de Rousset sur le Baroque, ou encore de Starobinski sur les Lumières font résonner les textes dans le champ culturel, souvent à l'intersection de l'histoire des idées, des théories médicales et de l'esthétique (Raymond a fait connaître Wölfflin). En tout état de cause la dynamisation interdisciplinaire est le corollaire de l'approfondissement disciplinaire, et la rigueur propre à nos études littéraires (en l'occurrence l'attention à la singularité des textes) aura à se montrer d'autant plus intransigeante qu'il y aura davantage de questionnement interdisciplinaire[33]. Mais jamais l'interdisciplinarité (et moins encore la transdisciplinarité) ne saurait constituer une discipline à part entière.

La littérature, on ne peut que s'en réjouir, a été en quelque sorte victime de son succès. *Fiction in the Archives* : les *historiens* (avec les *ethnologues* et les *anthropologues*) ont été parmi les premiers à comprendre que l'écriture de leur discipline relevait des mêmes procédures dont usent la fiction ou l'analyse du récit[34]. D'où le dilemme. Faut-il « prendre le risque d'émietter les analyses à l'échelle d'arrangements scripturaires souvent uniques, toujours spécifiques » et à « des formes dont l'organisation singulière dans le texte serait seule productrice de sens » ? Ou choisir « l'analyse contextualisante qui raisonne en termes de pratiques d'écriture (pensées) à travers des ensembles plus vastes de pratiques sociales » ? En privilégiant le *détail* révélateur avant la vue d'ensemble (Benjamin rejoint ici Spitzer), l'historien semble chercher à saisir dans des éclats d'énonciation, dans un moment singulier de discours, une scène, une posture sociale qui nous touche. Pourtant il finira toujours par ne voir dans la « singularité » des textes que « le point aveugle d'une démarche qui pourtant l'intègre »[35]. Malgré le paradoxe qu'il y a à faire dépendre la *généralisation* socio-culturelle d'une *singularité* absolue qui en réalité la juge et la récuse[36].

---

[33] Cf. Yves Citton, *L'avenir des humanités*, Paris, La Découverte, 2010, p. 126.

[34] Nathalie Z. Davis, *Fiction in the Archives*, Stanford, University Press, 1987 ; Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971 et Paul Veyne, « Les savoirs de la Littérature », *Annales*, 65.2, 2010 (mars-avril).

[35] Cf. Roger Chartier et Christian Jouhaud, « Pratiques historiennes des textes », *L'interprétation des textes*, éd. Claude Reichler, Paris, Minuit, 1989, pp. 53-79.

[36] Christian Jouhaud, *Les pouvoirs de la littérature : Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000 considère comme une « énigme » le fait qu'entre le XVIIe et le XVIIIe siècle la soumission des écrivains au pouvoir aboutit à l'inverse à une « littérarisation du pouvoir » (l'écriture comme refuge critique et tribunal moral).

Le même paradoxe grève les approches globales en général. Comme l'a relevé Dominique Combe, les *postcolonial studies* méprisent la textualité des œuvres. Leur obsession d'accéder aux genèses idéologiques et socio-politiques leur fait dénigrer les approches philologiques et critiques pour leur défaut de théorie, alors que dans le même temps elles mettent en œuvre pour le faire toutes les ressources de l'analyse textuelle (notion de « discours », techniques narratologiques, questions d'énonciation, intertextualité, transtextualité, récritures, métissage des langues, etc...)[37]. Hommage du spoliateur à la victime qu'il détrousse : appliqué à la période médiévale (s'il faut vraiment jouer le jeu de l'anachronisme !), le *postcolonialisme* devrait offrir pour le moins une nouvelle chance aux disciplines qu'il met en cause mais sans lesquelles il ne pourrait exister (comme l'étude des langues anciennes, la philologie, la codicologie, la paléographie, etc...)[38]. Il en va de même pour la « littérature mondiale » (pour ne rien dire de ses variantes *globalization turn*, *planetary turn*, *geoaesthetics*...)[39]. Elle n'est que l'autre nom que se donne la *littérarité*, soit « une herméneutique de la défamiliarisation » ainsi que Françoise Lavocat nomme le « comparatisme ». Pour être relativement récent[40], le concept qui a connu une fortune pédagogique dans les pays anglo-saxons ne doit pas faire oublier que l'écriture a toujours été *transfrontalière* (Butor) et que le nationalisme littéraire n'a jamais eu cours que dans les manuels scolaires[41].

Au demeurant le croisement interdisciplinaire des savoirs se fait souvent au détriment des disciplines elles-mêmes. Aussi louable soit-elle la mode des *Humanities* condamne à un dangereux mélange des genres. Pourquoi le Gerda Henkel Price propose-t-il, sous le label « Humanités historiques », un conglomérat aussi arbitrairement disparate que celui qui réunit « archéologie, histoire de l'art, histoire ancienne, histoire islamique » ? Sinon pour se donner la légitimité morale d'une institution « à but non lucratif »

---

[37] Dominique Combe, « Le texte postcolonial n'existe pas », *Genesis*, 33, 2011, pp. 15-28.

[38] Cf. Simon Gaunt, « Can the Middle Ages Be Postcolonial ? », *Comparative Literature*, 61.2, 2009, pp. 160-176. À Genève une filière de « tradition romane » et de « tradition classique » instaurait, jusqu'à son enterrement par Bologne, une continuité entre littératures modernes et classiques.

[39] Amy J. Elias et Christian Moraru (éds.), *The Planetary Turn. Rationality and Geoaesthetics in the Twenty-First Century*, Evanston, Northwestern University Press, 2015.

[40] Cf. Jérôme David, *Spectres de Goethe : Les métamorphoses de la « littérature mondiale »*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2011.

[41] Le texte électronique annulera bientôt la distinction entre le lieu du texte et le lieu du lecteur. Retour à la case départ que furent les bibliothèques universelles de Babel ou d'Alexandrie.

(mais qui en doute ?) Avec des effets pervers qui ne sont pas anodins. Comme lorsqu'une HEP vaudoise exige – actualité dramatique oblige ! – des étudiants en Histoire un complément de crédits ECTS en Histoire des Sciences des Religions alors qu'à l'inverse, par une forme de concurrence asymétrique et déloyale, les détenteurs de ce dernier diplôme pourront sans autre forme de procédure enseigner l'Histoire au secondaire. À quand des chaires de *Kulturwissenschaft* en lieu et place des départements de littérature comme c'est déjà le cas en Allemagne ?

Le risque est donc que la littérature ne devienne qu'une discipline d'appoint – certes privilégiée – au service des autres savoirs. Alors qu'à la vérité elle les dépasse, les englobe, constitue leur ultime fondement critique. *Restituet omnia* : telle était la devise de la philologie dans l'université humboldtienne. « La littérature fait tourner tous les savoirs »[42]. Je me garderai, bien sûr, de prétendre qu'aucun discours n'est en mesure d'échapper à l'*herméneutique*, et que mêmes les sciences de la nature ne pourraient prétendre à l'*univocité*[43]. La distinction de Dilthey me semble pertinente : les sciences de la nature visent à expliquer (*Erklären*) leur objet alors que les sciences humaines visent à comprendre de l'intérieur (*Verstehen*), ce qui les oblige à prendre en considération le *vécu* singulier. Reste que la littérature parle d'un *autre vécu* (la phénoménologie le dira *transcendantal*) que les Humanités en général.

« Les critiques d'aujourd'hui s'adressent surtout à des classes »

À vrai dire ce n'est pas l'inflation ni la surenchère des discours critiques (« notre âge de technicité critique ») qui devraient inquiéter le plus. Après tout – remède dans le mal – les méthodes se succèdent et s'annulent, et les théories sont mortelles comme les civilisations. Ce qui à mon sens risque à l'avenir de porter préjudice aux études littéraires c'est plutôt une scolarisation, une bachelardisation rampante. Le système de Bologne n'a fait qu'accentuer un formatage du savoir qui n'a d'égal, avec ses « modules » et « crédits », que la standardisation de l'économie de marché. Non sans créer là encore une situation paradoxale. Les étudiants sont devenus des clients-rois,

[42] Roland Barthes, *Leçons* [1971], *Œuvres Complètes*, Paris, Seuil, 2002,V, p. 434.
[43] Vision « pan-textuelle » (le *Mundus Liber*) que défend Paul Feyerabend, *Contre la Méthode*, Paris, Seuil, 1975.

voire des *surconsommateurs* (de leur nombre dépendent à l'avenir crédits et allocations de fonds). Mais en même temps cette clientèle se trouve en butte à la comptabilité pointilleuse de plans d'études surchargés. Qu'on est loin de la « liberté académique » qui autrefois permettait aux étudiants de butiner librement telles les abeilles dans les jardins d'Academos. Ce qui disparaît avec Bologne c'est la prime à l'autonomie, à l'initiative sinon à la prise de risque, voire à l'autoformation et à l'indépendance intellectuelles. Au profit d'une bureaucratisation (pour ne pas dire souvent une judiciarisation) tracassière de nature à doucher les meilleurs enthousiasmes[44].

L'emprise de la didactique et de la pédagogie, à travers la création d'HEP dévoreuses de subsides, n'arrange pas les choses. « Oui, nous Suisses, sommes d'incurables pédagogues »[45]. Alors que le statut d'enseignant se voit de plus en plus dévalorisé, un appareillage scientifique surdimensionné – qui certes aurait toute sa légitimité au niveau de la recherche universitaire – hypothèque lourdement dans la pratique la formation des enseignants du secondaire (comme si on pouvait enseigner à enseigner !). C'est le devoir des *littéraires* de veiller à ce que la situation n'empire pas à l'avenir et ne décourage définitivement les vocations…

« Des raisons qui tiennent aux changements de société »

L'« enseignement et la recherche littéraires » souffriraient, croit-on, de l'absence d'une « conception de la finalité politique de la littérature », « c'est-à-dire la formulation d'un projet de vie dans la cité – la cité globale – avec la littérature »[46]. Après l'avoir été de la religion, la littérature serait-elle le *substitut* de la politique ? À vrai dire, comme le montre le développement des *Cultural studies* et autres *Humanities*, il s'agirait, plutôt que d'un retour au politique, d'une mise en adéquation de la littérature avec les questions « sociétales ». Désormais l'« avenir des humanités » tiendra à cette capacité qu'a la littérature d'expérimenter par la fiction les

[44] David Graeber, *The Utopia of Rules : On Technology, Stupidity, and the Secret Joy of Bureaucraty*, Brooklyn, Melville House, 2015. En Allemagne les lourdeurs administratives font que quatre-vingt et un pour cent des doctorants et postdocs, soit quatre sur cinq, pensent à sortir du système universitaire et réfléchissent à trouver « einen anderen Job ». Chez les « Juniorprofessoren » la proportion descend à un sur deux (« jeder zweite »), *Die Zeit*, 3 2015 (décembre), pp. 93-98.

[45] Nicolas Bouvier, *Histoires d'une image*, Genève, Zoe Poche, « Le virus pédagogique », 2015.

[46] Antoine Compagnon, « Où en est la théorie littéraire ? », *Textuel*, 37, 2000, pp. 51-52.

modalités du vivre-ensemble, voire de la démocratie dans la mesure où des valeurs esthétiques ou éthiques[47] comme l'empathie et la compassion (le *care*), le décentrement de soi, le dialogue, la prise en compte de l'autre..., seraient de nature à fédérer une communauté de citoyens. Une telle confiance dans les « pouvoirs de la littérature » fait la force de conviction des propositions d'Yves Citton en faveur d'une *reconversion* de l'*herméneutique* : les « forums hybrides » où pourrait se jouer le débat interprétatif dans nos sociétés (par exemple sur la question du climat) « sont à concevoir comme des ateliers d'écriture » dans lesquels « tous les participants sont replacés *dans la situation de l'écrivain qui tâtonne* » à la recherche « de significations en train d'émerger »[48].

Bel hommage aux vertus de la *littérarité* et des pouvoirs spéciaux de l'*écriture* ! Mais cette preuve par les « humanités » a le défaut de ne convaincre que ceux qui le sont déjà. À propos des attentats du 13 novembre 2015, un éditorialiste invoque l'absence d'« éducation littéraire » chez les djihadistes en puissance mais la vraie cause semble bien pourtant être ailleurs, dans le « désœuvrement rendu officiel sous le nom de chômage de masse »[49]. La plus belle fille du monde ne saurait donner que ce qu'elle a... La *littérature* ne fera jamais réaliser l'économie d'une *révolution* : si elle échafaude des normes pour l'action pratique elle se refuse et échoue à les imposer et à les faire passer à l'acte. En attendant ce n'est pas au titre d'experts de l'imaginaire ou de la fiction que les *littéraires* aideront à la « formulation d'un projet de vie dans la société » mais en tant que *citoyens* à l'égal de tous les autres[50]. D'autant plus que, du « grand méchant loup » des contes aux criminels de Sade, la littérature s'investit par nature moins dans les Humanités bien-pensantes ou « politiquement correctes » que dans les zones de non-droit et les *terrae incognitae* de la barbarie et de la violence à l'« état pur »[51]. Difficile de croire alors qu'elle

---

[47] Cf. Olivier Pot (éd.), « Littérature : des valeurs à l'éthique », *Versants*, 48, 2004 et Florence Quinche et Antonio Rodriguez (éds.), *Quelle éthique pour la littérature ? Pratiques et déontologies*, Genève, Labor et Fides, 2007.

[48] Yves Citton, *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*, Versailles, Quae, 2013, p. 153.

[49] *Libération*, 2015 (28 et 29 novembre), p. 25.

[50] Sauf à se rendre complice de la *trahison des clercs* dénoncée par Benda et Spitzer à propos des philologues compromis dans le conflit de 14-18. À vrai dire la littérature questionne et met en cause le *consensus* à proportion qu'elle contribue à le créer.

[51] Cf. Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup : Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016. D'où le paradoxe d'une école qui, selon l'auteur, véhicule une « culture du trauma » (par exemple la littérature des camps de concentration) propre à « anesthésier » les sens, les affects et la raison.

puisse être une initiation à la vie vertueuse par simple anticipation des situations éthiques ou émotionnelles même les plus complexes. La seule éthique de l'écrivain, – et c'est le fait du prince – est l'*éthique de la forme*. « Plus *artiste* et plus *juste* » comme dit Baudelaire soucieux de distinguer la « sensibilité de cœur » de la « sensibilité d'imagination ». « Le vice révolte l'intellect et la conscience ; mais *comme outrage à l'harmonie, comme dissonance*, il blessera plus particulièrement certains *esprits poétiques* ; (...) *toute effraction à la morale, au beau moral, (est) une espèce de faute contre le rythme et la prosodie universels* »[52]. De la Poésie avant toute chose.

Fides litteraria rediviva

Rien ne dit que l'« absolu littéraire », en assumant jusqu'au bout son statut critique *inactuel* et *intempestif*, ne soit pas à l'avenir la formule magique pour remédier à la crise de la littérature. Le « besoin littéraire » (Antoine Raybaud) est bien plus que la somme des besoins sociétaux ou individuels : il en appelle à une refondation de la *croyance* qui usant sciemment, *à rebours*, de la démystification critique (« willing suspension of disbelief », dit Coleridge), consacre la *réalité fantasmatique* des faits, leur *faitichisation*[53]. La littérature est condamnée au rituel du « vœu ontologique ». Et c'est beaucoup : par là elle nous donne une chance de *croire à-demi*, en dépit de tout et malgré nous, un peu au réenchantement du monde.

Nous autres, littéraires, sommes finalement dans la même posture que prend l'indigène observé par Marcel Mauss. En présentant l'arbre fétiche de ses ancêtres il déclare ostensiblement se désolidariser des croyances superstitieuses. Mais dès que l'ethnologue s'éloigne il s'empresse d'accomplir en cachette les gestes du rituel. Je sais bien mais pourtant...

Osons être *résolument* et *absolument* littéraires.

Olivier POT
Université de Genève

[52] Charles Baudelaire, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1975-76, I, p. 401 et II, pp. 111-116.
[53] Cf. Citton, *L'avenir des humanités*, *op. cit.*, pp. 145-149.